

Le mois lui-même régressait.

C'est-à-dire que la durée des jours se faisait de plus en plus courte (quoiqu'on notait, ici et là, quelques graves irrégularités, un jour inexplicablement plus long que sa veille, etc.)

Mais dans le même temps, c'était la chaleur qui gonflait, une chaleur humide, rien moins que tempérée, subordonnée qui plus est à la stupidité du voisinage dont l'incessante clameur résonnait dans toute la ville, multipliée par des échos tendus, trop souvent excessifs, indistincts et finalement cruels.

Dans la rue, des arbres avaient poussé en désordre, causant des encombrements et semant le trouble dans toute la périphérie. Par exemple, il n'y avait plus de thermomètres.

Or, ce n'était pas, loin s'en faut, l'unique privation. Tout le monde était nerveux, cela apparaissait très clairement sur le visage des passants. Le lendemain, se jouerait la révolution.

« Oui, tout le monde en a assez ! », avait admis la veille le président au cours d'une allocution longue de deux heures et trente-sept minutes à la télévision.

Il avait promis un immense mouvement populaire pour les jours prochains. Il aurait été difficile de convaincre la population s'il s'était agi de lui faire miroiter le moindre espoir mais, dans la journée qui avait précédé le discours du chef de l'Etat amagawarien, on avait diffusé de très belles images démultipliant la mort du pape, assassiné dans d'incroyables circonstances que n'expliquaient en rien les entretiens accordés par son meurtrier aux différents médias.

Devant l'absence d'espoir, chacun se réjouissait de l'explosion de joie et de couleurs promise par le président, une vraie bacchanale au cours de laquelle, très certainement, plusieurs milliers de personnes trouveraient la mort. Un discours très argumenté, la promesse d'une « désintégration de la vie quotidienne ».

Enfin, le monde allait changer.

Juliette était assise en tailleur, au centre de l'immense table ronde, à l'ombre d'un parasol fantaisiste qu'un ami ingénieur avait construit spécialement pour elle. Puis, il avait fait bâtir un restaurant dans le jardin et acheté toutes sortes d'acteurs, qui allaient et venaient au gré des changements de temps. En lutte contre la chaleur, elle agitait les bras très lentement, gardant la tête tournée du côté de la plage que les ouvriers n'avaient pas encore fini d'installer, à gauche, et qui finirait certainement par disparaître tout à fait sous les assauts de la mer - avec le temps.

« Qui songe encore au temps ? », avait cependant demandé le président, dans la dernière demi-heure de son allocution. Tout dépend de quel temps on parle, il est vrai, et Juliette eut brutalement conscience de la malédiction dont le langage tout entier avait été victime. Un subterfuge. Bientôt, on lui apporterait à manger. Bien sûr, un merveilleux repas, très- coloré, très frais, sinon glacial et arrosé d'alcool, enfumé, bizarre surtout du fait de l'épaisseur de l'air.

« Je vais manger. Ensuite, j'aurais faim. Cela, pourtant, est une diversion. Jamais je ne ferai l'amour, je n'essaie pourtant pas de songer à autre chose, non. Mais le désir me parle. Soudain, je n'ai plus qu'une anxiété, c'est qu'il se taise. »

Cette révolution, dont les prémices s'étaient, somme toute, fait sentir depuis le début de l'année, annonçait-elle sa perte ? Eduquée dans des principes bourgeois, l'idée même de révolution provoquait en elle une angoisse trouble, évoquant pêle-mêle d'atroces crimes et un enchantement, un exotisme mystérieux. La ville (de laquelle elle était pourtant isolée) exhalait désormais un parfum sensuel qui l'attirait irrésistiblement.

Elle se prit à imaginer des scènes de crucifixion, des fissures dans le ciel et un bitume écartelé, qui seraient, en quelque sorte, le théâtre d'une romance anonyme, éphémère, avec la nuit.

Avant l'abandon par le chef de l'Etat de ses politiques, Juliette s'était peu intéressée aux affaires de son pays. Certains domaines l'avaient intéressée, à des moments, plus que d'autres, voilà tout. Mais à l'annonce de la dissolution de toutes les institutions, elle avait ri et applaudi comme la majeure partie de ses concitoyens. Elle s'était vraiment sentie concernée.

Passé le choc des premières minutes, une langueur l'avait saisie, la mélodie des mots seule avait continué de lui parvenir, évoquant, tout en syllabes colorées, voyelles, des vérandas investies par de brutaux mercenaires, des chagrins interrompus, le sien, des garçons magnifiques s'attirant les uns les autres. Et elle, applaudissant !

Jusqu'ici, elle avait toujours préféré s'accoupler avec la mer qu'avec la ville. Ses yeux s'étaient fermés sur tout ce qui ne semblait pas un mouvement de vagues. Quant à son ami ingénieur, elle en eut, brusquement conscience, elle l'avait utilisé, tout simplement. Même si elle avait tenté de croire à l'amitié qu'ils se portaient, n'importe quel événement soudain pouvait la convaincre de son hypocrisie.

L'annonce de la révolution devait donc achever ce processus : il y avait un cadavre quelque part - en elle ! Mais il ne ressemblait pas tout à fait à son ami ingénieur, non... un vrai bâtard, en fait, car il lui ressemblait aussi. Il était là, étendu sur la plage, de sorte qu'elle pouvait boire de son sang à volonté.

Un rêve ? Cette chaleur érodait la distance qui sépare usuellement le continent du rêve de celui, bien inférieur, de la réalité. L'état de surexcitation où elle se trouvait en buvant de son sang, entourée de montagnes très modernes, modulables de surcroît, de forêts où régnait une faune diverse, envahissante, qui donnait au sol l'aspect d'un kaléidoscope d'eaux incohérentes s'aggravait de nuit en nuit, gagnant sensiblement sur sa vie quotidienne, bientôt réduite à des fantaisies.

Oui, ce cadavre intarissable, ressemblant plutôt au christ qu'à l'un ou l'autre des protagonistes de ce récit déjà antérieur, faisait son bonheur partiellement... elle goûtait une gloire jusque là insoupçonnée: chacun de ses pores l'applaudissait.

Le ciel, avec ses mouvements en spirale au-dessus d'elle, la brassait, la pétrissait, la modifiait considérablement. Chaque matin, elle était persuadée d'être rendue méconnaissable par son expérience de la nuit passée. Or, dans la solitude où elle passait le plus clair de son temps, rien ne la contredirait.

Des gens allaient, venaient, des acteurs toujours différents. Son ami l'ingénieur, lui, était parti superviser la construction d'un aqueduc dans une région sévère de la Myrolésie. Un pèlerinage.

Quant au jour, qui seul lui permettait de reprendre conscience, il perdait du terrain, malgré de sporadiques regains, il était destiné à se satisfaire de vestiges.

Même lorsque le soleil atteignait au phénix, d'énormes cumulus bleus et dorés s'enroulaient autour d'elle en volutes lascives, la pénétrant, en alternance, de taches sombres ou de grands faisceaux brillants où se déployait tout le ciel, au faite de sa jouissance parvenus. Au crépuscule, enfin, des silhouettes inquiétantes se profilaient à l'horizon: des îles...

Du christ au sein duquel elle s'abreuvait, la nuit, naquit un jour la ville à plus de 600 mètres de hauteur, coulée entre les montagnes et la mer, offrant un spectacle de baraques hasardeuses, aux façades approximatives, ruisselantes de lumière.

« Je ne perd pas le moins du monde le sens des réalités », clama Juliette en s'avançant sur le sol mouvant d'eau, de sable et de pierres mêlés. Simplement, elle se sentit accordée au rêve qui lui parvenait. Les mouvements qu'elle faisait étaient pleinement les siens et toute la cruauté dont elle pourrait faire montre lui appartenait.

Et pourtant une déchirure lui fit perdre beaucoup de son enthousiasme.

Au loin, en effet, on entendait le grésillement d'une radio. Des chansons mièvres drainaient leurs accords, par trop réguliers! l'enchaînant à son ouïe, resserrant les éléments autour d'elle. Telle, cette montagne s'effritait, des gravillons dévalaient sur ses chairs, mordant, insultant, exigeant d'elle on ne sait quel orgasme, l'eau devenait visqueuse, etc.

Elle ne s'éveilla pas. Ses lèvres s'entrouvrirent, prononçant une interrogation honnie: « Pourquoi suis-je seule? »

Sa main frôla son sexe. Elle n'osa le caresser. Elle exigea la présence de l'ingénieur, lequel ne vint jamais.

A cette époque, la Myrolésie fut prise de dangereuses convulsions. L'ingénieur rencontra Billy the Kid, un ardent partisan du monarchisme qui avait cru voir en lui le fils naturel du Seigneur, et lui fit miroiter la promesse d'un coup d'Etat. De loin en loin, la radio diffuserait, sans interruption, des valses et de mauvaises ballades. Le matin survint abruptement.

Des dizaines d'acteurs s'empressaient autour du corps de Juliette. Nombre d'entre eux la croyaient morte. Quelqu'un avait pris l'initiative de distribuer à tout un chacun des couteaux. Et lorsque Juliette ouvrit un oeil, une dispute éclata. Devait-on tenir compte de ce nouvel élément? Une bataille s'ensuivit. Heureusement, le soleil déclinait déjà.

Tandis que l'on s'entre-tuait autour de la jeune femme nue (et pourquoi nue ? Qu'avez-vous fait pendant la nuit?), un serviteur lui apporta un étrange petit déjeuner composé, pour l'essentiel de fruits, de feuilles d'arbres et d'un immense bol de café dans lequel naviguait, avec une assurance crâne, un cervelet brillant, apparemment solide et odorant.

A sa demande, on lui apporta une table. Elle grimpa dessus et s'assit en tailleur, comme à son habitude. On vint encore lui proposer des vêtements mais elle demanda à être seule. Certains acteurs partirent, d'autres firent mine de s'éloigner. A une centaine de mètres de là, pourtant, ils s'arrêtèrent et tournèrent sur eux-mêmes.

Le monde, alors, lui parût jouir d'une excessive vitalité ; l'exubérance de ses représentants l'irritait, la choquait; le flot ininterrompu de la foule lui rappelait les mauvaises heures de la gare de l'Est. Elle s'aperçut qu'en son absence, on avait créé des rues, desquelles jaillissaient des androïdes, des mutants et des gamins des rues, criant la main tendue comme pour une aumône.

« Mais ils ne demanderont rien », songea-t-elle en haussant les épaules. Immédiatement, l'un d'eux - qui admit être dérangeant mais déclara qu'il n'avait pas le choix, qu'il s'agissait d'un ordre, lui proposa ses services. Sans y réfléchir, elle l'étrangla.

Le corps de l'enfant tomba sans un bruit sur le sable flottant et disparut. Puis, Juliette vit passer un groupe de jeunes filles. Elle les insulta : « Vous êtes les images de mon désir ! » Rien d'autre, en effet. Un groom lui apporta un fusil. Elle refusa de s'en servir. Le groom la menaça:

« Le président viendra vous voir cet après-midi. »

« Je n'en ai cure. Voyez ce château qui s'effondre. »

« Cela est justement l'ouvrage de notre président. »

« Taisez-vous! Je suis ici en touriste, rien d'autre, vous n'avez pas à me donner d'ordre, etc. »

« Ah, ah! »

Le groom s'en alla.

Juliette descendit sur la plage et entreprit de compter les grains de



sable. Au loin, on entendait des coups de feu. « La révolution se propage », songea-t-elle. A présent, elle en était convaincue: cet événement était une vraie menace pour son entreprise. Peut-être même fallait-il y voir une entreprise dirigée expressément contre elle.

Mille deux cent vingt-trois, mille deux cent vingt-quatre, etc.

Ici, des gens peu scrupuleux étaient passés, brisant les grains de sable pour désorienter Juliette. Qu'importe! « Il n' y a tout simplement pas de grains de sable. Que le président vienne! Je me moquerai de lui, de son pays, de tout ce que j'ai vu ici, depuis que je suis née, et d'autre chose... »